



la photographie  
dominique baqué

## UN MOIS DE LA PHOTO FASTE A GREAT PHOTOGRAPHY MONTH

Extraits

■ Les Mois de la Photo se suivent, mais ne se ressemblent pas : il en est d'assez pauvres, ou de convenus, et d'autres qui permettent au public de découvrir des œuvres authentiques : la programmation 2012 est de celles-là. Ainsi, je n'ai pu qu'être frappée par le radicalisme de trois artistes advenus à leur pleine maturité : Patrick Tosani et Lynne Cohen, dont j'ai déjà fait ici l'éloge, et Corinne Mercadier, qui a su magistralement renouveler une iconographie pêchant parfois par sa joliesse poétique.

[...]

### CHUCHOTEMENT DE LA SOLITUDE

C'est à la fin de la fabrication du Polaroid sx 70 que Mercadier doit la chance – après le doute et le désespoir – d'avoir pu insuffler une nouvelle force à son travail, dont témoignent deux séries, *Black Screen* et *Solo*, réalisées avec les outils numériques, et dont on peut dire que l'une est le double de l'autre, et l'autre l'inconscient de l'une.

Depuis ses débuts, Mercadier tient des petits carnets où elle dessine, peint à la gouache, des taches qui deviennent paysages, puis matrices de l'œuvre photographique à venir. Dans les deux séries, la lumière est traitée comme un théâtre : c'est la lumière – des noirs profonds, des blancs lumineux, irradiants – qui travaille, scénographie le réel. À tel point que les photographies ressemblent à des négatifs, comme si, avec l'image numérique, l'artiste en revenait paradoxalement à « l'image-mère », à la matrice même du photographique.

Dans *Black Screen*, on retrouve les obsessions de la photographe : la boîte de la perspective renaissante, des portes, des objets du quotidien simples et frustes – seaux, assiettes, planches –, et, toujours, la construction d'un espace noir qui bloque toute ouverture, toute respiration, visiblement faux, « artifice qui refroidit un peu l'image ». Des réminiscences des photographies sur verre, aussi. Dans toutes ces images, quelque chose se chuchote de la solitude, une question s'esquisse quant à la forme à donner à sa vie.

Si tout est « trouvé » tel quel dans *Black Screen*, en revanche tout est construit et minutieusement mis en scène dans *Solo* : le triptyque intitulé *la Piste* fonde la série tout entière, comme une action, une fuite arrêtée. Une ligne blanche traverse tout l'espace, y compris la manche noire de la femme qui s'élanche pour la course, matérialisant la scène, bien sûr, mais aussi la ligne qui sépare « le vivable du trop mystérieux ». Partout, une comédienne à la posture hiératique, Pythie, Madone ou Diane chasseresse qui défend fièrement sa place face aux objets qui volent. Car, en chef d'orchestre de son œuvre, Mercadier commande à des intervenants hors champ de jeter des ballons, baguettes et pneus – hommage détourné aux expériences d'Étienne-Jules Marey sur le mouvement et à Chris Marker, *la Jetée* bien sûr. Photographiés sur un salon ou une piste d'aéroport abandonné, personnages et objets baignent dans la lumière dorée du crépuscule. Un magné-

tisme puissant opère entre objets et personnages « capteurs de rêves, paratonnerres de l'instant », tandis que se joue, dans le mouvement arrêté, un rapport complexe à la danse. Une femme se trouve magiquement encerclée de quatre ballons jetés au hasard, jusqu'à ce que le hasard se fasse destin, et un homme assis, immobile, guetteur ? sur une chaise évoque le torero entravé sur une chaise avant l'estocade dans une gravure de Goya, *Témérité de Martincho*.

Photographies austères, sans nul doute, très structurées, architecturées : condition pour « donner forme à l'impensable », ce lointain, cet infini. Notre place dans le monde. Du haut de son échelle, dirigeant ses acteurs et ses lanceurs, Mercadier s'efforce de construire les circonstances qui font apparaître du sens par rapprochements de lieux, lumières, objets et sujets, pour qu'advienne « quelque chose qui va nous justifier ». Pour l'artiste, la photographie – qu'elle nomme « son trésor » – est ainsi devenue l'espace de réalisation de ce qu'elle veut faire de sa vie. Comme un diamant brut qu'on taille, à qui l'on donne forme et lumière et qui, enfin, éblouit.

[...]